sans confins

revue quotidienne du printemps de la quarantaine

17

10.04.2020

Dix-sept jours depuis que j'ai pu voir la Seine…
Duplex

Daniel Levin Becker

Dix-sept jours depuis que j'ai pu voir la Seine.
Ma mémoire me joue quelques fois des tours.

Ma mémoire m'amène faire des tours
le matin dans mon quartier fantomatique.

Est-on symptomatique dans mon quartier ?
Comment savoir quand on ne se salue plus.

Comme si le savoir serait un salut.
L'autre soir un chat m'a suivi dans la rue,

dans les rues où il n'y avait pas un chat.
Il a flairé chaque moto qu'on a vu.

Si j'étais moto je n'pourrais pas blairer
une telle vie, tant d'immobilité.

Pourtant l'immobilité devient la vie.
Dix-huit jours depuis que j'ai pu voir la Seine.

Dépaysement, chantiers
Bouvier en Serbie (4)

Laurent Perez

Bogojevo – À la recherche de musiciens tziganes qu'il pourrait enregistrer, Bouvier est envoyé à Bogojevo, en Bačka, à l'ouest de la Voïvodine. Les paysans qui le reçoivent sont outrés qu'il confonde leur village avec celui, du même nom, où vivent les Tziganes. De fait, au moment de son passage, la région est en plein chambard. Seuls Hongrois de la commune des Odžaci, les paysans de Bogojevo ont vu leurs voisins allemands massacrés et chassés par le régime de Tito, et remplacés par des *Južnjaci,* des « Méridionaux » originaires du Monténégro, de Macédoine et de Serbie du Sud, dont ils n'avaient pas grande opinion et sur lesquels ils entretenaient, soixante ans plus tard, des sarcasmes de plus ou moins bon goût. Sans doute était-ce à leur intention que le patron du bistrot avait punaisé au mur un écriteau décoré de fleurs et impeccablement calligraphié en serbe : « Interdiction de fumer la pipe et de faire le con. » À Bogojevo même, un interminable faubourg serbe s'égrène le long de la route qui conduit au pont sur le Danube (de l'autre côté, c'est la Croatie) et à une *csárda* dont le patron sert poliment, de sa voix synthétique de trachéotomisé, une soupe de poissons écœurante de vase. Mais, au centre du bourg, on n'entend guère parler que hongrois, et les amis de Ferenc, qui me louait un appentis, soupiraient de nostalgie à l'évocation de l'ordre et de la prospérité habsbourgeoises. Le chef de gare lui-même, que j'étais allé consulter sur la suite de mon itinéraire, parlait des trains comme de vagues connaissances un peu instables : « Celui-ci arrive parfois vers 16 heures, et alors on le revoit généralement passer en sens inverse, un peu plus tard… » et concluait d'un hochement mélancolique qu'« avant 1918, les trains étaient à l'heure… »

Ferenc et ses copains avaient l'esprit de clocher et furent enthousiasmés de cet écrivain suisse qui avait écrit sur leur village. Ils m'apprirent que le hameau tzigane où Bouvier avait réalisé un enregistrement magnifique et hilarant avait été balayé par une crue du Danube quelques années après son passage. Les survivants avaient été relogés un peu plus loin, derrière le talus du chemin de fer, qui les protégeait désormais des caprices du fleuve comme les paysans des leurs. D'ailleurs, les musiciens tziganes du pays avaient fait fortune, et leurs descendants demeuraient au village, dans de grandes maisons luxueuses, parfois même équipées de l'électricité. Une diva tzigane de leurs amies était malheureusement absente pour la semaine. Assez tard, quand nous eûmes à peu près séché sa piquette, Ferenc et moi avons posé pour une photographie qui devait s'avérer la seule de cet hiver entier en Serbie.

Dedans, la longue nuit

Arnaud Baignot

Dehors
Un orage tremble du désir immense de sortir de sa pénombre

Le tonnerre frappe à la fenêtre

L'heure jusqu'ici inquiète
L'air irrespirable de ta chambre s'ouvre

Il se fait dans ta tête
Un grand frais que tu respires en silence

La voix de l'orage te traverse à grands cris

Elle te secoue d'une décharge électrique
Qui t'agite d'une seule question :

Où étais-tu passé depuis tout ce temps ?

Dans la nuit rugit l'orage
Dans une nuit ogre du jour
Dans une nuit sans matin
Qu'aucune aube ne vient lever de désir

Dans la nuit rugit l'orage

Dans une nuit ogre du jour

Autour de nous

Pablo Duràn

Les émotions de l'enfance sont les plus entières – les mots appellent les choses qui appellent les images qui appellent les sons qui appellent les mots. Je laisse la fenêtre de la chambre d'Ilya ouverte pour sa sieste et le soir il me raconte d'un geste qu'il a entendu les oiseaux lorsque nous regardons un livre : il touche l'image, je réponds « oiseau », il désigne la fenêtre en mettant ensuite l'index à son oreille. Je pense à lui se réveillant dans cette pièce, seul, dans la lumière tamisée par un rideau simple, avec pour fond sonore les oiseaux du jardin.

Ilya commence à nous raconter ce qui lui arrive et ce qui lui arrive est extraordinaire : il se réveille et des oiseaux chantent à sa fenêtre. Il devinera lui aussi (peut-être ?) ce qu'est la profondeur du temps.

J'ai enfin pu regarder mes orteils et mes grains de beauté. Certains matins l'instant qui précède le réveil est sans couture avec le jour pénétrant ma pupille. Je me réatteins dans la finesse, ou ce que je prends pour telle, après quoi, des années ? Dans cet éveil, la chambre est le modèle du tombeau et de la résurrection.

Tous ceux qui nous disent comment nous vivons et comment nous pensons ? Je ne les crois jamais : je suis l'unique et seule unité de ma propre durée.

La porte au nez (3)
Fragments d'un manuscrit en cours

Bojan Savić Ostojić
Traduit du serbe par Laurent Perez et l'auteur

Celui qui pense avoir épuisé le sujet n'aura épuisé que : l'air, le support et son auditeur.

Je n'ai pas la patience de produire, comme autrefois, un essai argumenté : j'en ai seulement assez pour quelques disqualifications lapidaires et sans fondement. La polémique n'est pas mon truc. Pour polémiquer, il faut être empreint d'une conviction inébranlable; alors qu'il me suffit, pour ma part, d'une source de seconde main pour réviser mon opinion. Ne plus épouser aucune conjecture dont puisse naître une thèse n'est, je le sais, pas du courage, mais de la faiblesse. Pour me mettre totalement au service de mon intuition, il me manque de l'obstination, il me manque… – de la bêtise.

Apprendre : cela ne veut rien dire d'autre que conquérir, courber sous son joug, par surprise, afin que ma proie ne contienne plus rien qui me soit étranger, rien qui ne soit à moi, rien qui ne se laisse subjuguer.

Qui est donc plus militant que le dernier venu, à peine sorti du four, sûr d'être le seul rôti et de ne cesser jamais de crépiter ?

Je ne me supporte pas, je ne peux pas me saquer, je n'ai pas envie de parler et c'est justement pour ça que j'en ai la certitude : le respect de soi, il faut toujours le mettre en scène ; en simulant l'estime de soi, obstinément intercepter le pressentiment, instinctif et infaillible, d'être une merde.

Daniel Levin Becker *Paris*
Laurent Perez *Paris*
Arnaud Baignot *Quimper*
Pablo Durán *Prétot-Sainte-Suzanne*
Bojan Savić Ostojić *Graz*

Graphisme : Isabelle Ha Eav *Paris*

« De temps à autre, une voix s'élevait pour les gronder. Mais ils recommençaient immédiatement… »
(Takiji Kobayashi)